PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

1re ANNÉE. — N° 6 Décembre 1885

SOMMAIRE :

FIAT LUX

Les causeries du Bonhomme Pierre, parues dans l'avant-dernier numéro du *Spiritisme*, et qui ont le double mérite d'être empreintes d'abord d'un grand sentiment de conciliation et d'être ensuite signées d'un nom qui ne compte que des sympathies, touchent à des questions trop sérieuses pour les laisser sans réflexions.

...J'ai grand peine, dit Bonhomme Pierre, à me débrouiller au milieu de ce que je vois et de ce que j'entends. Je ne reconnais plus du tout la doctrine enseignée par Allan Kardec.

Le ton légèrement lamenté de ces quelques lignes dit assez que Bonhomme Pierre n'ose espérer que ce qu'il voit soit mieux que ce qui était.

Le Spiritisme se développe comme toutes choses dans la nature : il était germe et il se fait arbuste, il était enfant et il devient homme.

N'ayons donc nulle crainte sur son avenir et ne le considérons pas comme une révélation passagère à laquelle, à un moment donné, pourrait mettre fin une volonté humaine ou surhumaine quelconque; mais bien comme un effet dont l'état actuel du progrès est la cause, et partant, comme lui impérissable Aussi, quelle que soit la phase d'agitation et de recherches qu'il traverse, disons-nous qu'elle est utile à son développement.

...Ne touchez pas aux fondations si péniblement établies par le

Maître, ajoute Bonhomme Pierre, si cela doit être un jour m'est avis que ce moment n'est pas encore venu.

Il faut bien avouer pourtant que ces bases qui reposent partie sur la raison, partie sur l'arbitraire, partie sur le sol mouvant de la foi,partie sur le terrain solide du fait,ne sauraient offrir longtemps encore une grande stabilité.

C'est pourquoi, pensons-nous, contrairement à Bonhomme Pierre, qu'il n'est jamais trop tôt pour assurer la solidité d'un ouvrage qui menace et vacille; c'est pourquoi encore, après avoir essayé de constater le danger, nous manquerions à tous nos devoirs en ne nous efforçant pas de le conjurer. Ainsi, remplacer les éléments trop peu consistants de l'arbitraire et de l'enfantine crédulité par les matériaux éprouvés du rationalisme, telle doit être, à notre avis, la règle de conduite des ouvriers ayant à cœur de travailler dans les chantiers de ce Maître-Compagnon qui a nom Progrès.

...A côté du spiritisme scientifique, continue Bonhomme Pierre, il y a place pour le spiritisme consolateur. La partie spiritualiste, pour beaucoup de personnes est synonyme de religion....

Ne troublez pas l'idéal de ces croyants....

Il n'existe pas deux spiritismes, le scientifique et le consolateur; il n'en existe qu'un qui ne peut être que synonyme de vérité. C'est le seul capable de procurer la vraie consolation. Toute joie qui n'a pas la vérité pour point d'appui est une joie factice et décevante.

Beaucoup de bonnes âmes, ici-bas, confiantes dans les enseignements artificiels du catholicisme, vivent dans la certitude qu'à leur mort, les portes du paradis vont s'ouvrir toute grandes devant elles. Faudrait-il pour ne pas *troubler l'idéal de ces croyants* — plus nombreux de beaucoup que les spirites mystiques eux-mêmes — cesser de proclamer que le paradis, l'enfer et le purgatoire ne sont que vaines fictions ?

Deux situations, qui comportent, elles-mêmes, des degrés infinis, caractérisent l'état de l'Etre après la mort du corps : le trouble, et la lucidité.

Or, s'il est prouvé que le sentiment de la vérité ajoute à la lucidité, il est non moins certain que l'erreur peut suffire, seule, à engendrer le trouble.

Et ce trouble pour être moins profond que l'état produit par les méfaits et les remords n'en est pas moins réel.

Voici à ce sujet un extrait d'une communication que nous

trouvons dans nos cartons et qui fut donnée à une jeune personne par sa mère, laquelle avait été un exemple de vertu et de dévotion.

« Ma situation s'est beaucoup améliorée... Je suis restée « longtemps dans un grand trouble... Je voulais toujours « voir Dieu ou entrer en purgatoire. Je ne pouvais renoncer « à mes croyances; je m'y absorbais et m'y obstinais au con- « traire de plus en plus. Mais à la fin j'ai dû me rendre à « l'évidence, et me suis laissée guider par un Esprit bienveil- « lant.

« Ainsi, ma chère fille que mon exemple te serve; apprends « à connaître la vérité. Chacun est doué de raisonnement et « libre-arbitre; ne pas les exercer, c'est être responsable, c'est « se rendre coupable envers soi-même et s'exposer à des « souffrances réelles... Les erreurs et les superstitions « engendrent le trouble et l'angoisse comme la vérité porte « en soi la lumière et la paix ».

Il résulte du langage plausible de cette mère que bien faire ne suffit pas pour éviter les tourments du trouble périsprital, il faut apprendre aussi à bien voir.

Ne craignons donc pas de répandre le plus de clarté possible et ne supposons pas orgueilleusement que l'insignifiante part de vérité qu'il est donné péniblement à l'homme de connaître ici-bas puisse aveugler jamais personne.

Inspirons-nous des leçons du passé, et sous le dangereux prétexte de ne pas *bouleverser la raison des simples, de ne pas renverser le Dieu qu'ils se sont fait.* (Dieu fictif par conséquent) ne les laissons pas en leur ardeur mystique, « cléricaliser » le spiritisme, comme leurs devanciers de néfaste mémoire, surent dénaturer et ravaler pendant dix-huit siècles, en superstitieuses pratiques paganiques, l'œuvre sublime de l'émancipateur Jésus. Mis GEORGE.

L'ÊTRE

AU DOUBLE POINT DE VUE SPIRITUALISTE ET MATÉRIALISTE (1)

L'Esprit joue certainement dans l'organisme humain le rôle principal; il est la force, c'est-à-dire l'action et la direc-

(1) Extrait d'un ouvrage en préparation, du même Esprit, dicté par la typtologie.

tion; mais isolé il ne pourrait rien, et les merveilleuses facultés dont on attribue généralement la cause à lui seul, ne pourraient se développer ni se manifester si la forme ne venait les spécifier et les déterminer, et si le mouvement ne lui permettait de constituer cette forme si nécessaire à son action.

Le spiritualisme a, jusqu'à ce jour, isolé complètement l'Esprit de la matière, et constatant chez l'homme un principe intelligent qu'il suppose survivre à la destruction matérielle du corps, ne l'a représenté à la pensée que comme une chose indéfinissable en volume et en forme, c'est-à-dire comme une sorte de principe immatériel, impossible à concevoir et à déterminer. C'est là une erreur des plus préjudiciables à la vérité et qui ne peut que donner raison au matérialisme, plus rationnel à ce sujet, en constatant simplement chez l'homme l'existence d'une faculté intelligente, mais intimement liée à des organes de transmission et impossible à concevoir sans eux.

Nous croyons, en effet, qu'il serait impossible de se représenter l'Esprit autrement que lié à des organes servant à sa manifestation, et ne pouvons admettre l'individualité que comme une résultante de la combinaison des trois principes constitutifs : Esprit, matière, fluide, que l'on désignerait mieux encore en leur donnant à cet effet les qualifications d'*âme*, de *corps* et de *vitalité*.

Sans l'union intime de ces trois principes on ne saurait concevoir l'individualité, car elle ne peut exister qu'à la condition d'être parfaitement circonscrite et déterminée en forme et en volume. Ce serait donc une erreur de considérer l'Esprit, c'est-à-dire l'être dépouillé de l'enveloppe charnelle, comme une simple et unique individualisation du principe spirituel ou force, alors qu'en réalité il conserve toujours une forme et un principe de mouvement sans lesquels il ne pourrait exister. On pourrait donc appeler Esprit — en prenant ici ce mot pour qualifier l'unité composée humaine — l'être incarné ou désincarné, dont l'individualité est formée par l'union et la combinaison des trois principes suivants :

Esprit, force ou âme.

Matiere, forme ou corps.

Fluide universel, mouvement ou vitalité.



Examinons maintenant le rôle que chacun de ces principes joue dans l'organisme.

La théorie spiritualiste représente le corps humain comme un instrument de l'âme, être pensant et survivant ; le matérialisme, au contraire, fait de l'âme un principe émanant de la combinaison des organes corporels. Nous ne pouvons approuver absolument ni l'une ni l'autre de ces théories, possédant chacune une part de vérité, mais non la vérité toute entière, faute de s'entendre et de se compléter mutuellement. Nous donnons raison au spiritualsme en disant avec lui que l'âme n'est pas conséquente de la disposition organique du corps humain, mais nous donnons aussi raison au matérialisme en repoussant l'idée d'une individualité purement spirituelle et complètement isolée d'un corps, c'est-à-dire d'organes servant à sa manifestation.

Le spiritualiste représente le corps comme un effet dont l'âme est la cause ; le matérialiste comme une cause dont l'âme est l'effet ; la vérité est entre ces deux extrêmes et nous ne voyons dans l'homme ni causes ni effets, mais simplement une individualité organisée, conséquente et émanante de l'union de trois principes : l'âme, le corps et la vitalité. Ce que vous appelez raison, sentiment, jugement, intelligence ou autres facultés ne sont, à notre point de vue, que des modifications diverses de la force se manifestant et se qualifiant par son union avec certains organes spéciaux. La raison est une force se manifestant par le cerveau ; le sentiment est une force se manifestant par le cœur ; mais sans ces organes, ni raison, ni sentiment n'existeraient, et la force n'agissant plus, deviendrait un principe inutile puisqu'il serait sans effets.

Nous ne considérons pas l'âme comme un être immatériel jouissant de facultés qui lui sont propres et qu'elle manifeste par un instrument charnel ou fluidique, mais uniquement comme une force prenant diverses facultés par le fait même de sa manifestation au moyen d'organes déterminés. Ce serait donc un tort de l'isoler complètement des deux autres principes constitutifs de l'univers, sans lesquels elle ne pourrait exister utilement et constituer un être quelconque. L'individualité,

avons-nous dit, ne peut être comprise qu'à la condition d'être circonscrite dans des lignes déterminées, c'est-à-dire par une enveloppe ou forme qui lui constitue une personnalité unitaire; supprimez l'enveloppe, et la force se répandra dans l'univers sans conserver aucune individualité. Ce serait l'étincelle retournant à son foyer pour s'y confondre à jamais.

***

Les faits sont le seul critérium de la vérité; or, n'est-il pas démontré scientifiquement qu'une simple lésion cérébrale suffit pour faire d'une des gloires de la pensée un être inconscient et sans intelligence? Instrument qui ne sert plus à la manifestation de l'esprit, diront les spiritualistes. Eh! justement; c'est donc que l'esprit a besoin d'un instrument pour se manifester et que l'intelligence n'est pas un attribut de l'âme, mais bien au contraire une modification de sa nature, modification qui est spécifiée et qualifiée par l'organe corporel.

L'homme pourrait-il entendre sans ouïe? Pourrait-il voir sans l'organe de la vue? Comment pourrait-il donc penser sans un organe propre à cette manifestation de son âme? Si nous admettons qu'une simple lésion organique suffit pour voiler ou annihiler l'intelligence de l'homme, que sera-ce donc si nous supposons qu'après la mort les organes n'existent plus? Que deviendrait l'être et comment pourrait-il continuer de progresser si on lui supprimait l'instrument nécessaire au développement et à la manifestation de ses facultés? Or, puisque nous admettons l'individualité persistante au delà du tombeau, il nous faut admettre aussi qu'elle est circonscrite et déterminée par une forme et un volume quelconques et que ses facultés ne surexistent qu'à la condition de continuer à être qualifiées par des organes déterminatifs.

Séparer complètement l'Esprit de la matière, serait, à notre point de vue, faire entrer dans le domaine de l'abstraction pure ce qui, au contraire, a le plus besoin d'être défini afin de pouvoir constituer une réelle individualité. En résumé, l'être dans n'importe quelle situation d'existence où il puisse se trouver, n'est un qu'à la condition de réunir les qualités essentielles de force, de forme et de mouvement.

Sans considérer l'organe comme l'unique cause de la faculté, nous ne considérons pas non plus cette dernière comme une cause dont l'organe est l'effet, et repoussons absolument la fiction idéaliste d'Esprit pur ou incorporel. Ce serait là, selon nous, l'anéantissement complet de l'individualité; car, nous le répétons encore, la force, sans être aucunement conséquente de la forme, ne doit cependant ses facultés qu'aux différentes modifications que celle-ci lui imprime. Si la force détermine la forme c'est la forme qui qualifie la force en lui donnant diverses propriétés selon qu'elle a été constituée par elle de telle ou telle manière. Il n'y a donc, chez l'homme, ni causes ni effets, ni principe supérieur ou inférieur, mais simplement union intime de deux principes : l'Esprit et la matière, réagissant incessamment l'un sur l'autre au moyen d'un troisième principe, le fluide universel qui les lie tous deux indissolublement.

Ce troisième principe semblerait, à priori, jouer dans l'organisme humain un rôle purement passif, et partant moins important que celui des deux autres ; il n'en est cependant pas ainsi; car, de même que l'Esprit et la matière, il est absolument indispensable à la conservation de l'individualité et se manifeste par eux de diverses manières, de même que par son influence il modifie plus ou moins leur nature. Son étude plus accessible à votre compréhension, vous aidera, par analogie, a mieux établir encore dans votre pensée le rôle tour à tour actif et passif que chacun des trois principes constitutifs de l'univers joue dans l'organisme humain.

⁂

Fluide, du latin *fluere*, couler, se dit habituellement d'un état particulier de la matière pour indiquer qu'elle est moins dense qu'à l'état solide, autrement dit que les molécules qui la composent, étant plus distantes entre elles, permettent au mouvement de manifester plus facilement son action.

Les liquides et les gaz sont des fluides.

Mais, si fluidique, c'est-à-dire si peu dense que l'on puisse se figurer la matière, c'est toujours de la matière; et on aurait tort de confondre ce qui n'est qu'une de ses manières d'être

avec le fluide proprement dit, troisième élément constitutif de l'univers et toujours parfaitement distinct des deux autres.

Ce qualificatif de fluidique est cependant exact pour définir l'état liquide ou gazeux de la matière qui, en effet, se trouve alors dans des conditions d'activité qui la rapprochent du fluide universel, principe du mouvement. A l'état solide la matière annihile presque la propriété du fluide et devient alors principe dominant. A l'état liquide ou gazeux, c'est le contraire qui a lieu ; le fluide devient principe dominant et communique plus activement sa propriété adéquate à la matière.

Mais la matière n'est jamais fluide, pas plus que le fluide ne peut devenir matière ; ce sont deux éléments liés ensemble, il est vrai, mais toujours distincts l'un de l'autre. Il est donc important de ne pas les confondre.

Le fluide universel est principe du mouvement ; c'est lui qui permet à l'Esprit de donner à la matière les formes nécessaires à la production de ses facultés. Quant à sa nature intime, on peut la représenter à la pensée en supposant une substance très subtile composée de molécules excessivement ténues, (1) ayant chacune un centre d'attraction particulier quoique se mouvant toutes dans un sens déterminé.

Considéré dans son application générale, il est contenant et communique aux corps qui résident en lui sa propriété adéquate : le mouvement ; mais il devient contenu dans chacun de ces corps qui agissent alors sur lui et modifient plus ou moins sa nature. Une image matérielle fera bien comprendre ce double rôle actif et passif : supposez une certaine quantité d'eau dans laquelle seraient plongés des corps spongieux ; l'eau sera le contenant de ces corps tout en étant contenu dans chacun d'eux. Supposez aussi que chaque corps ait une propriété particulière, par exemple que les uns soient

(1) Les récentes expériences de Crookes ont démontré que pour remplir d'air un ballon de 13 c/m de diamètre, dans lequel on aurait fait le vide, il ne faudrait pas moins de 400 millions d'années, en supposant qu'une ouverture microscopique pratiquée dans le dit ballon à l'aide de l'étincelle de la bobine d'induction, permit d'y faire pénétrer 100 millions de molécules d'air par seconde. Or comme le ballon se remplit en moins d'une heure et demie, il faut en conclure qu'il y pénètre 300 quintillions de molécules par seconde.

salins et les autres colorants ; l'eau changera de nature selon la propriété des corps qui la recèleront ; chez les uns elle deviendra eau salée, chez les autres eau colorée. C'est là, quoiqu'en petit, une image très exacte du rôle joué dans la création par le fluide universel qui, tour à tour principe dominant et dominé est modifié ou modifie selon sa condition d'être.

Dans le minéral nous le voyons à peu près nul par suite de la matière dominante qui annihile presque complètement sa propriété ; dans le végétal, nous le voyons déjà plus actif et plus libre ; enfin, dans l'animal et dans l'homme se manifestant plus supérieurement encore.

Considéré comme espace, il communique le mouvement aux mondes qu'il recèle ; d'un monde à l'autre il est attraction, c'est-à-dire que selon le volume de la forme qu'il recèle et en vertu de l'influence que cette forme matérielle a sur lui, il communique cette même influence à une autre forme moins volumineuse, pour renvoyer de celle-ci à celle-là une influence, inférieure il est vrai, mais qui n'en existe pas moins. Exemple : attraction de la terre sur la lune et influence de cette dernière sur les marées et la végétation terrestre.

Tel est le rôle d'ensemble que joue dans la création le fluide universel ou espace.

Considéré dans ses applications particulières, on le voit subir de nombreuses modifications selon la nature des corps qu'il recèle. Dans les corps planétaires ; il est chaleur, son, lumière, électricité ou magnétisme et conserve, quoiqu'en petit, ces mêmes propriétés dans les organismes humains, avec cette différence qu'il ne leur parvient qu'après une première modification de sa nature par le corps planétaire. Nous l'appelons fluide universel ou espace dans son ensemble, mouvement, dans les corps planétaires, et vitalité dans les corps organiques.

Or, si nous examinons le fluide universel dans une de ses propriétés particulières, le son par exemple, et si nous essayons d'en déterminer exactement les causes efficientes, nous sommes forcé de reconnaître qu'en outre de la cause principale : le fluide, deux autres causes concourent, elles

aussi, à la production de l'effet qui serait impossible sans leur union à toutes trois. Il y a son parce que le mouvement dirigé par la force dans un sens déterminé à cet effet, produit une vibration saisissable par une forme déterminée, elle aussi, pour ce même but. De même pour la chaleur, la lumière, l'électricité et le magnétisme qui, nous le répétons encore, ne sont que des effets produits par l'action d'une cause principale unie à deux autres causes secondaires pour cette protion.

***

Appliquons maintenant ces mêmes lois aux autres principes constitutifs de l'univers et il sera alors facile de comprendre que s'ils ont chacun une nature intime particulière, cette même nature est modifiée, ou plutôt qualifiée par son contact avec la nature des deux autres principes. De même que le fluide universel devient dans l'organisme humain, chaleur, son, lumière, électricité et magnétisme ; de même l'Esprit ou force devient pensée, intelligence, raison et sentiment par le fait des formes ou organes qui, en l'actionnant, qualifient sa nature dans un sens déterminé. Il faut donc en conclure que les diverses facultés humaines, qu'elles soient intellectuelles, matérielles ou fluidiques, c'est-à-dire *actives, passives* ou *médiatrices*, ou mieux encore les *actions*, les *états* ou les *sensations* ne sont que des émanations résultant de l'intime combinaison de trois causes et se produisant plus particulièrement dans un certain sens selon que l'une de ces trois causes est à ce moment plus active.

Mais ce qu'il importe essentiellement de bien établir, c'est que sans l'union intime des trois principes il ne pourrait exister ni actions, ni états, ni sensations, c'est-à-dire l'ensemble de ce qui constitue une individualité quelconque.

La personnalité humaine est, si l'on veut, une unité déterminée de substance; mais cette substance n'est elle-même quelque chose qu'à la condition de réunir en elle les qualités de force, de forme et de mouvement sans lesquelles il ne pourrait rien exister.

L'individualité n'est donc, en réalité, qu'une émanation résultant de la combinaison de trois causes indissolublement

liées entre elles et concourant chacune selon leur nature et leur propriété à la production du moi conscient ou être.

En langage philosophique, le mot Esprit est généralement employé pour désigner la personnalité isolée du corps charnel. Si exacte que soit cette qualification elle ne peut l'être cependant qu'à titre d'analogie, et de même que celle de fluidique s'applique pour désigner l'état liquide ou gazeux de la matière. Mais, pas plus que la matière fluidique n'est le fluide, l'être dit spirituel n'est Esprit; ce sont là des expressions employées faute de mieux mais qui, malheureusement, établissent dans la pensée une confusion toujours préjudiciable à la saine appréciation des choses.

C'est pourquoi nous croyons utile, afin d'éviter toute fausse interprétation à ce sujet, d'employer les mots d'être périspirital et d'existence périspritale pour désigner l'être et l'existence d'outre-tombe, de même que les mots d'être charnel et d'existence charnelle pourraient être employés pour désigner l'être incarné et l'existence dite matérielle.

*
* *

Tous les systèmes philosophiques, même les plus faux en apparence, renferment une part plus ou moins grande de vérité; et c'est souvent faute de s'entendre sur la valeur et la signification de certains mots que naissent les interminables disputes des écoles antagonistes. Parler d'esprit à un matérialiste c'est faire naître dans sa pensée l'idée confuse de quelque chose d'indéfini dont il ne peut concevoir ni la nature ni l'existence; c'est donc l'engager plus encore dans sa théorie néantiste, alors que par le simple raisonnement et la démonstration scientifique de faits observables, on arrivera, plus tard, à faire découler naturellement des prémisses matérialistes les plus hautes conclusions philosophiques sur la destinée future et l'immortalité de l'être.

Mais, c'est là le tort des diverses écoles spiritualistes voulant par des mots incompréhensibles faire comprendre des idées, et qui, renfermées étroitement dans leurs doctrines, ne veulent pas reconnaître que le matérialisme, lui aussi, possède une immense part de vérité que l'on ne pourrait contester

sans tomber dans la négation absolue de toute raison et de toute science. Matérialisme et spiritualisme doivent se confondre un jour; car, quoique partant de points différents, tous deux ne cessent de converger vers un point unique qui est la vérité éternelle. Si le spiritualisme, plus idéaliste, a su jusqu'à ce jour faire éclore dans le cœur humain les nobles et généreux sentiments, le matérialisme, plus scientifique et positiviste, a su, lui aussi, faire écouter sa voix et satisfaire mieux encore l'exigeante raison humaine. Prendre la raison de l'un et le sentiment de l'autre, c'est donc satisfaire entièrement et la pensée et le cœur, car c'est plus que donner l'espérance du lendemain, c'est en démontrer la certitude.

La science ne peut être hypothétique; elle est et restera positive; et c'est en demeurant immuable sur le terrain de la démonstration et du fait qu'elle remplit réellement le rôle qui lui incombe ici-bas. C'est sur ce terrain que nous l'attendons de pied ferme, car nous sommes convaincu qu'elle proclamera plus tard l'immortalité progressive de l'être, soit que par des instruments spéciaux elle puisse analyser un jour la substance corporelle de l'être périsprital, soit que, poussée dans ses derniers retranchements et trouvant toujours l'inexplicable devant elle, elle admette la surexistence comme la seule explication rationnelle de faits qu'elle sera forcée de constater et dont il lui sera fait obligation de déterminer les véritables causes. Mais, où nous ne saurions trop protester énergiquement, c'est lorsque nous voyons les matérialistes sortir de ces mêmes principes scientifiques dont ils se sont déclarés les champions, pour conclure p ématurément en faveur du néantisme, alors que nul fait suffisamment démontrable n'est venu sanctionner cette théorie. Soyez positivistes, soit; mais soyez-le dans la stricte acception du mot et ne cherchez pas à remplacer un idéal consolant malgré tout, par un nouvel idéal de votre façon, décevant s'il en fut, et mille fois plus mystique que le premier, puisque contraire à la raison et aux aspirations humaines et ne reposant sur aucune base scientifique, il n'est, après tout, qu'un nouveau fanatisme à ajouter à tant d'autres. Idéal pour idéal, qui donc pourrait hésiter entre celui qui, faisant de l'homme

une machine organisée on ne sait comment ni dans quel but, ne lui offre que le gouffre hideux du néant pour perspective, et celui qui, laissant à la pensée le libre essor de ses aspirations, lui ouvre l'incommensurable horizon d'un avenir éternel et toujours progressif?

*
* *

On a beau vouloir restreindre la pensée dans le rayon étroit de l'existence présente; on a beau chercher dans le sophisme les arguments les plus spécieux pour démontrer que l'homme n'est que l'unique manifestation d'une individualité qui doit disparaître pour toujours après la mort; cet échaffaudage que tu te complais à élever péniblement, ô science, c'est toi qui le renverseras plus tard et qui, armée de l'affirmation éclatante de la vérité d'outre-tombe, ne tardera pas à le remplacer par un solide et indestructible monument dont la raison sera la base et l'aspiration toujours grandissante le sommet.

C'est alors que, sortant pour toujours du temple vermoulu des religions passées, et débarrassé à jamais de cette négation qui l'oppresse, l'homme enfin conscient et libre n'écoutera plus que la voix de la vraie et unique science qui ne cessera de lui répéter :

« Connais-toi, étudie-toi, vois ce que tu es, observe les étonnantes et merveilleuses manifestations de ta personnalité et tu pourras, sans arriver à la négation de toi-même, comprendre ou tout au moins entrevoir les sublimes arcanes de l'heureux avenir qui t'est réservé. Crois, puisque la vérité t'est démontrée, mais cherche toujours : l'infini est devant toi ; regarde ces mondes innombrables qui brillent dans l'azur comme des phares lumineux pour te marquer les étapes que tu dois parcourir une à une. Regarde et étudie la nature ; admire cette harmonie grandiose qui préside à la formation des géants de l'immensité comme à celle de l'être le plus infinitésimal ; élève-toi réellement par la pensée, travaille, sonde, scrute, observe et chaque jour la vérité t'apparaîtra plus consolante, plus lumineuse en te faisant comprendre ce que tu es et ce à quoi tu peux aspirer. Et ne crains pas de porter trop haut le rayon de tes aspirations; tu pourras tout connaî-

tre, tout savoir, tout entrevoir si tu sais donner à la vérité de la veille l'agrandissement indispensable du lendemain et laisser ta pensée, libre de toute entrave, s'élancer hardiment dans l'infinie conception d'un éternel infini.

Médium typtologue, L. JEAN.

Le "LICHT, MEHR LICHT" et la "VIE POSTHUME"

Nous sommes heureux de constater que l'un des organes les plus sérieux de la presse spirite, le *Licht, Mehr Licht*, a parfaitement compris, et exprimé en excellents termes, dans son numéro du 15 novembre dernier, les vues et le but poursuivis par la *Vie Posthume* ; nous avons particulièrement remarqué avec satisfaction qu'il avait su, le premier, rendre hommage à notre collaborateur Alpha.

Certains passages de l'article consacré par notre honoré confrère à notre publication, pourraient certainement tenir lieu de programme à cette dernière. Aussi nous faisons-nous un plaisir de les reproduire.

« Parmi les cinq publications spirites qui paraissent en « France, la *Vie Posthume* de Marseille, née dernièrement en « juillet 1885, prend position à l'extrême gauche. Elle se « déclare non-seulement rationaliste, mais encore positiviste, « et fait entrer en lice un collaborateur périsprital nommé « Alpha qui est un vrai matérialiste dans l'acception ordinaire « du mot (1). Celui-ci défend d'une façon intelligente la néces- « sité pour la science de se placer sur le terrain de la matière.

« Cette feuille s'est donné pour mission de combattre le « mysticisme dans le camp spirite, en même temps que de « répandre la doctrine de la réincarnation en vue de l'éman- « cipation de l'humanité en la délivrant de la doctrine de « la faveur. ...

« ...Par la suite on verra — si la durée de son existence le lui « permet — (2) si la voie dans laquelle ce journal s'est engagé « lui facilitera réellement la propagande spirite. La première

(1) Ici nous devons déclarer que le matérialisme d'Alpha, diffère essentiellement du matérialisme ordinaire qui est trop souvent employé comme synonyme de néantisme.

(2) Nous pouvons dès aujourd'hui affirmer que l'avenir de la *Vie Posthume* est assuré. Ce succès que nous ne croyions pas si proche est certainement dû à la bonté de la cause qu'elle défend

« et la plus grande difficulté est certainement de convaincre « le sceptique de la continuation de la vie de l'individu après « la mort matérielle ; il peut donc très bien se faire que les « positivistes et matérialistes soient plutôt amenés à la re- « cherche des phénomènes par un langage selon leur vue « que par le langage mystique qui domine dans la plupart « des organes spirites et spiritualistes. Cette question nous « semble digne d'être prise sérieusement en considération. »

Dans son livre « le lendemain de la mort » M. Louis Figuier exprime l'idée, au dernier chapitre, de « fixer la personne de Dieu au foyer commun des mondes qui composent l'Univers. »

C'est à ce dernier chapitre, sous forme dialoguée, que répond la communication suivante, laquelle fut dictée au médium par voie auditive en juin 1884 et lue en séance publique à l'Athénée Spirite de Marseille en janvier 1885.

DIEU

Le principe ou système qui place Dieu au centre de l'univers est celui qui parait aujourd'hui le plus généralement adopté. Les conquêtes de la science ont soulevé la pierre sur laquelle les religions mythologiques ont été assises par des apôtres qu'un excès de mysticisme a éconduits. Le germe sacré de la croyance, selon les lois de la nature, qui leur avait été légué par le Christ, a été semé par eux dans le domaine étroit et égoïste du dogme. La fièvre du savoir, qui fait butter l'âme contre les principes de la matière, sillonne en tous sens ce dogme chancelant et tend à déraciner le mauvais grain. Le travail est prodigieux, accablant ; sous le poids de ce labeur l'âme fléchit, s'incline vers la terre et finit par ne plus croire qu'à ce qui frappe ses yeux. La science est le remède du faux ; mais en guérissant un mal elle en enfante un autre : le matérialisme ou mieux le néantisme — néologisme obligatoire — car le matérialisme dans le vrai sens du mot n'implique pas le néant d'outre-tombe. Tout est matière : âme et corps. Le spiritualisme, dans son acception vulgaire, est donc le résultat d'une erreur de notre imagination. Le matérialisme sera un jour l'expression naturelle de la croyance à l'âme matérielle, dépouillée de son enveloppe organique et résistante au toucher.

Les rares génies que l'éclat tout nouveau de la science n'a pas aveuglés, ont eu le courage de prendre à deux mains

cette science et de s'en faire un levier pour soulever cette question primordiale et écrasante du Dieu créateur. Ces hommes ont droit à notre respect car leur courage a été grand ; ils ont eu à lutter contre les ténèbres de la matière terrestre à travers laquelle le dard de la science pénètre exclusivement.

Hors des données de cette matière grossière point d'études exactes, semble dire la science; et comment ajuster ce bloc résistant avec ce rien existant que les écoles spiritualistes appellent âme?

Le problème était d'autant plus difficile qu'il renfermait une donnée fausse : la spiritualité de l'âme au lieu de la matérialité de l'âme. Il faut donc que la volonté et la foi aient été grandes dans ces hommes pour qu'ils aient pu entreprendre d'arriver à une solution que l'erreur de la donnée devait constamment infirmer. C'est pour cela qu'il faut leur savoir gré de prêcher, quoique à faux, une doctrine qui se lie à la nôtre par les aspirations de l'âme. Tel est le livre de Louis Figuier.

***

Faisant table rase de tous les principes religieux dogmatiques, les savants spiritualistes ont cherché à pénétrer Dieu. En suivant la loi générique des corps célestes reliés entre eux par les forces de la gravitation, Dieu s'est montré dans leurs calculs au centre attractif des mondes, au foyer de l'univers. Cette conception ou déduction les a satisfaits, car ils ont cru avoir agrandi le problème au point de mettre Dieu hors de l'atteinte de la science.

Dieu sauvé des implacables X et Y, les lois secondaires devenaient faciles, sinon à expliquer, du moins à admettre, la matière universelle restant soumise à la volonté d'une intelligence créatrice.

Aussi dans son enthousiasme, l'astronome en parcourant les mondes qui nous entourent, en les analysant, en découvrant les lois qui les régissent, a cru découvrir dans le champ de sa lunette la demeure habitée par Dieu.

S'il faut le louer pour son bon vouloir il ne s'ensuit pas qu'il faille le suivre dans sa faiblesse. Est-ce devant l'univers qu'il croit comprendre que l'astronome se découvre respectueusement ou bien est-ce devant sa propre conception qui l'étonne? Entre les deux hypothèses le doute est permis,

quoiqu'il porte atteinte à la dignité du savant, quand on considère en philosophe le champ étroit de ce qu'il appelle l'univers considéré dans le principe de son commencement.

***

L'auteur du «lendemain de la mort,» l'un de ceux qui ont cherché à soulever le voile de l'infini au moyen de la science est tellement ébloui par les beautés du système qu'il adopte qu'il ne peut s'empêcher de se louer lui-même, sous forme de péroraison, par la bouche de son imaginaire Théophile.

Tout d'abord, il nous montre l'infini par son côté accessible. La lune tournant autour de la terre ; les planètes tournant autour du soleil. Les étoiles formant des systèmes solaires autour desquels gravitent d'autres planètes ; et, passant de la description au calcul il jette l'esprit dans le tourbillon des chiffres qui paraissent mordre implacablement dans les régions les plus reculées de l'espace. Prenant pour unité de mesure la distance de la terre au soleil, il trouve que l'une des étoiles les plus rapprochées de la terre est à la distance de cinq cent cinquante mille fois cette mesure et qu'une autre est éloignée de plus de quatre millions quatre cent mille fois cette unité. Enfin, pénétrant plus avant dans le domaine de l'infini, cette unité glisse dans ses calculs et lui devient insuffisante : il la remplace par la vitesse comparée de la lumière parcourant un espace de soixante dix sept mille lieues à la seconde. Avec un tel véhicule il parcourt ces agglomérations d'étoiles appelées nébuleuses et il trouve que la voie lactée mesure une distance que la lumière mettrait quinze mille ans à parcourir.

L'esprit perdu dans cet espace commence à chanceler ; Théophile ferme les yeux, et l'auteur, semblable à un inspiré, exhale son dernier souffle mathématique en nous montrant que la lumière mettrait plus de cinq millions d'années pour parvenir jusqu'à nous si elle partait subitement de l'une des nébuleuses télescopiques qu'il décrit.

C'est à ce moment psychologique d'étonnement majestueux que l'auteur nous dévoile le centre de l'univers, séjour de la force infinie ; de Dieu enfin. Ici l'auteur est rayonnant d'admiration scientifique. La science montrant Dieu ; Dieu acceptant cette science, quoi de plus beau ?

***

La fixité du soleil n'est qu'apparente. Le soleil marche. Son immobilité admise par Newton est contredite par nos savants d'aujourd'hui: notre astre Roi se déplace; sa marche est lente mais majestueuse : le compas l'a mesurée. Notre soleil, et toute sa famille s'incline vers la constellation d'Hercule avec une vitesse de soixante deux millions de lieues par an seulement. Mais ce qui est vrai pour notre soleil doit l'être pour les autres, tous paraissant régis par les mêmes lois. Donc c'est autour d'un point central d'attraction que tous les astres, que tous les systèmes stellaires effectuent leur mouvement de translation. Ce point central, cette force primordiale qui régit l'univers avec une infaillible et infinie sagesse ne peut donc être dans son essence même qu'une force intelligente, supérieure à toutes celles répandues dans l'univers; ce ne peut donc être que Dieu lui-même.

Voilà la demeure de Dieu trouvée par la science.

La solution du problème est digne d'éloge, mais où la science croit trouver le commencement de l'infini, voyons si la philosophie ne peut démontrer que ce commencement n'est dans l'espèce, qu'une simple force rattachée ou liée à d'autres comme les anneaux d'une chaine, et qu'il n'y a, dès lors, pas plus de raison de placer Dieu dans un anneau considéré plutôt que dans celui qui le précède ou qui le suit. Et d'abord la conception humaine, qui sans s'expliquer l'infini, en aperçoit vaguement les trainées immenses, peut elle admettre un commencement à ce tout sans bornes appelé Univers ? Apprécier la marche d'un astre tournant autour d'un point central quel qu'il soit, c'est faire rentrer dans l'ordre du possible le problème de la distance séparant cet astre de son foyer d'attraction. Par conséquent si la science admet que le soleil tourne autour de son Dieu, il est à présumer que les découvertes astronomiques arriveront un jour à déterminer, à un million d'unités près, la place exacte du créateur.

L'univers ainsi défini, Dieu ainsi déterminé, peuvent-ils satisfaire les aspirations sublimes vers lesquelles l'âme humaine tend sans cesse à s'élever ? Et si notre âme, sur les ailes de la philosophie, entrevoit un univers plus large, une demeure de Dieu infiniment plus éloignée de nous que celle déterminée par l'orbite du soleil, ne faudra-t-il pas admettre comme conséquence, que l'homme, être défini, entrevoyant un Dieu plus infini que celui défini par la science, a par ce

fait, démontré l'erreur de celle-ci, Dieu dépassé par l'imagination de l'homme ne pouvant être Dieu.

***

Reprenons le calcul là où la science le laisse.

La vitesse de la lumière, pour la philosophie, devient une mesure dérisoire : son unité c'est la pensée. Appliquons la aux distances dont nous allons chercher les données.

Le foyer d'attraction que nous venons de considérer et autour duquel le soleil décrirait un orbite de plusieurs millions de siècles, n'est à notre avis, — et il faut que cela soit pour la grandeur de l'infini — qu'un élément d'un système stellaire tournant lui-même autour d'un second foyer. Mais si le premier est au moins le point milieu, non seulement de l'orbite de notre soleil, mais encore de tous les cercles décrits par cette infinité d'étoiles formant les nébuleuses que l'astronomie perçoit dans les profondeurs les plus reculées de l'espace, quel sera l'orbite de notre second foyer d'attraction réduit à un autre système stellaire et tournant lui-même autour d'un troisième foyer ?

Ici la pensée bien pénétrée du problème semble refuser la mesure. De telles immensités dépassent et nos calculs et notre conception. Et cependant, cette loi centrifuge universelle qui donne de tels produits n'a pas de formule qui la circonscrive; elle s'agrandit toujours et toujonrs encore en cercles immenses en enchevêtrant sans cesse un anneau incommensurable à un anneau plus incommensurable encore. Le troisième foyer d'attraction sera lui-même un élément d'un immense système stellaire tournant autour d'un quatrième foyer : le quatrième foyer se reliera à un cinquième et enfin poussant le problème dans la formule indéterminée qni lui est propre la pensée perdue dans le tourbillon de l'infini tombera anéantie devant un système sans fin.

Cependant l'épouvante n'est pas encore là.

Le voyage sans fin de la pensée à travers l'infini peut l'écraser en lassitude, mais la volonté et le courage pourraient la relever et la pousser encore en avant. La véritable épouvante de l'infini réside dans la déduction des lois de notre système, dans cet enchevêtrement de cercles immenses décrits par les foyers d'attraction des mondes qui nous empêchent mathématiquement d'atteindre à ce point milieu de l'univers,

à cette force primordiale dirigeant toutes les autres et vers laquelle la science, suivant l'ordre de la nature voudrait placer Dieu. Car en effet, si l'on compare les distances, progressant dans un ordre incalculable, qui séparent les foyers d'attraction, on se rend compte que la distance qui sépare notre soleil du premier foyer est infiniment petite à côté de celle qui doit séparer ce premier foyer du second ; que celle-ci se trouve elle-même infinitésimale comparée à celle séparant le second foyer du troisième ; et parcourant cet ordre indéterminé de distances inimaginables, la raison recule épouvantée devant l'impossible appliqué au problème du réel de l'infini.

Donc on arrive à cette première conclusion étrange : que chercher le point milieu de l'univers ou le commencement des forces attractives c'est s'en éloigner en raison directe du chemin que l'on fait pour s'en approcher. Mais si de l'un de ces systèmes stellaires, on regarde maintenant ce Dieu circonscrit dans l'orbite du soleil, ne trouvera-t-on pas que ce Dieu mathématique n'est et ne peut être que la conséquence, la déduction d'une formule étroite comme tout ce qui sort des chiffres du calcul ?

Et d'ailleurs, si la philosophie en nous perdant dans le champ de la gravitation infinie nous montre l'infériorité de la science, cette philosophie ne nous montre-t-elle pas en outre par un simple syllogisme, que Dieu ne peut se trouver là ou le place la science ?

Dieu dans son essence est infini, et nous ne pouvons le concevoir autrement sans le détroner de son titre de Dieu. Tous les attributs de Dieu sont donc infinis. Par contre, tout ce qui est limité, circonscrit, déterminé ne peut faire partie d'un attribut de Dieu. Or, placer Dieu au centre de l'orbite de notre soleil, ou en agrandissant le cercle de la science, au centre d'un foyer quelconque d'attraction, c'est le déterminer ; le déterminer, c'est le définir ; le définir, c'est faire un Dieu tel qu'il ne peut être ; c'est prouver qu'il n'est pas à la place assignée ; c'est tomber de l'erreur dans la négation : c'est donc conclure que Dieu n'existe pas.



Mais tandis que la science aboutit à la négation en partant de la croyance absolue, la philosophie, dans son impuissance

à parcourir l'univers ou à trouver le centre convergent de toutes les forces attractives, aboutit presque à une conséquence diamétralement opposée. La solution indéterminée de celle-ci, qui laisse les forces centrifuges se dérouler indéfiniment vers des milieux célestes se combinant sans cesse avec de nouveaux astres, présente dans son ensemble infini une image digne de l'attribut d'un Dieu, tel que le principe éternel qui constitue notre essence, c'est-à-dire notre âme, peut sinon le concevoir, du moins l'admettre. Et si en opposition de cette image, la science a renié Dieu en le déterminant, par contre nous conclurons que la philosophie en concevant le véritable attribut de Dieu, le présente par ce fait à notre âme en sa demeure réellement infinie.

Ces deux solutions contraires et en opposition avec leurs données respectives semblent dévoiler à notre âme que prouver Dieu c'est le nier en le déterminant, et que le nier, c'est presque le prouver, la négation étant obligée, pour s'affirmer, de s'appuyer sur l'infini de la création qui est un attribut de la divinité.

Je crois en Dieu, parce que je ne le comprends pas, a dit le philosophe Jules Simon, résumant le non « Possumus » de la raison humaine sur la personnalité divine.

Ce concept, sublime de profondeur, est et restera toujours vrai dans tous les temps, l'homme, borné dans son savoir, n'enfantant qu'un panthéisme profane toutes les fois qu'en vains efforts il cherche à mesurer avec le mètre de sa raison l'infinie puissance de *l'Eternel Infini*.

***

La science et la philosophie elle aussi ne peuvent donc rien sur Dieu. Mais là ou le calcul s'épuise, là où le raisonnement s'éteint, le cœur reprend la lutte. Dieu délaissé par les connaissances humaines est repris par le cœur humain.

Ici plus de déductions, plus de courses folles à travers l'univers : le cœur exhale son problème dans le sentiment de croyance qui lui est propre. Il aime Dieu parce qu'il croit en lui ; il croit en lui parce qu'il l'aime.

Le cœur est le critérium de l'âme ; c'est par lui que les peuples ont parlé, sans le comprendre, le langage de l'infini. Son encens brûle sans cesse et c'est en vain que la science, la philosophie et toutes les conceptions humaines jetteront leur froid raisonnement sur son brasier.

Dieu dans le cœur de l'homme peut paraître effacé, mais disparaître, jamais. L'étincelle du cœur est invulnérable : elle renaît de ses cendres.

Le cœur dans ses rapports avec Dieu pourrait aussi s'appeler instinct. Semblable au pigeon qui reconnaît sa route au milieu d'un espace qu'il n'a point parcouru, le cœur humain, au milieu des ténèbres de la science et de la philosophie, sait reconnaître le chemin qui le conduit à la divinité ; et libre, sans calcul, sans déduction, sans fatigue, il apporte en sa demeure intime le parfum de son adoration.

Et pourquoi sur la question de Dieu ne laisserions-nous pas guider notre âme par cet instinct ? Pourquoi ne reposerions-nous pas notre raison impuissante sur les aspirations du cœur ? Le mysticisme n'est pas à craindre en matière de croyance lorsqu'on sait laisser Dieu dans sa demeure infinie ; lorsque le cœur, dans sa simplicité, sait substituer aux maîtres justiciers que le mysticisme impose les simples lois immuables et éternelles de la nature, émanant d'un principe infini qui est Dieu lui-même.

Vivre c'est lutter. Une triple guerre pèse sur nous et constitue trois besoins dans lesquels se déroule l'énigme de la vie : lutte contre la matière, lutte contre le sentiment, lutte contre l'intelligence. Par la première, nous agrandissons constamment, en épurant notre périsprit, le cercle de la région qui nous emprisonne ; par la seconde nous agrandissons le cercle de nos affections ; par la troisième nous agrandissons le cercle de nos connaissances, en fouillant toujours et sans cesse dans le domaine de l'inconnu.

Mais en présence de ces trois luttes, qui grandissent sous le regard qui les détaille, l'âme humaine se sentirait défaillir si, au dessus d'elle, le cœur ne lui montrait le principe de la perfection divine au sein de laquelle la triple guerre doit se changer, non pas en un repos absolu, mais en un progrès digne de la perfection elle-même.

Dans ses calculs, la science trompe Dieu ; dans les profondeurs de l'infini, la philosophie perd Dieu. Mais là où la science se trompe, là où la philosophie se perd, le cœur reprend la lutte et triomphe : il déchire le voile de l'infini et nous montre Dieu au centre attractif des forces de l'amour.

Medium Audétif. Louis R.

ALPHA.

PUBLICATIONS NOUVELLES

La Pensée Libre. — Bulletin mensuel de la société parisienne des Etudes spirites. — Abonnement, 2 fr. par an. — Rue Saint-Denis, 183, Paris.

Nous saluons avec joie l'apparition de ce nouvel organe dirigé par M. E. di Rienzi qui, dans un article-programme très bien fait, très ferme et très net expose la méthode et le but du journal, méthode — s'appuyant sur une expérimentation rigoureuse et, but consistant dans la plus large propagande possible.

« Il nous faut la lutte au grand jour,— dit M. di Rienzi, dans cet article qui mériterait d'être cité en entier c'est pourquoi nous convions à nos études le public qui passe, le philosophe qui cherche, le savant qui scrute, et nous demandons le concours de tous ceux pui veulent enfin savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans cette nouvelle *science* qui a nom spiritisme.

« Nous accueillerons dans notre sein alliés et adversaires, estimant que la vérité ne doit craindre aucun débat.... »

Nous ne pouvons pas ne pas citer encore cette énergique profession de foi, éloquemment enchassée dans le même article :

«... Nous nous proclamons hautement *spirites*, parce qu'il semble peser sur cette appellation une réprobation railleuse que nous avons à cœur de relever en combattant avec les armes de la science positive. Mais qu'on le sache bien, qui dit spirite ne dit pas *croyant religieux et absolu*, car nous sommes prêts à tendre la main à celui qui nous apportera une lumière nouvelle, et si on nous prouve l'inanité des phénomènes sur lesquels se basent nos convictions, nous n'hésiterons pas à répudier nos croyances, car *amicus spiritismus, magis amica veritas.* »

En présence de dispositions aussi clairement exprimées et aussi fermement acquises à la défense de vérités qui nous sont également chères, nous ne pouvons souhaiter à la « *Pensée Libre* » qu'un grand et durable succès. »

Le Spirite.—Journal hebdomadaire. Abonnement 5 fr. par an, cours Charlemagne, 3, Lyon.

Tel est le titre d'un nouvel organe que le jour des morts a vu naitre malgré qu'il ait cru devoir dès son premier numéro se montrer à l'égard de la *Vie Posthume* un peu aigre-doux, plus aigre que doux, nous ne lui souhaitons pas moins auprès de tous les spirites l'accueil qu'il mérite, c'est-à-dire le plus cordialement empressé.

PROPAGANDE SPIRITE

Le deux novembre a donné lieu cette année dans les grands centres à une propagande spirite exceptionnelle et toute de bon augure pour l'avenir.

Paris, Lyon, Marseille, Liège, Gand ont fait distribuer à profusion des feuilles de circonstance.

Rendons hommage en passant au grand journal de Lyon, *la communication entre les vivants et les morts* qui, le premier, eut l'heureuse idée de ce genre d'utile vulgarisation.

Il en est de la bonne parole comme du bon grain qui fructifie d'autant plus sûrement qu'il est semé à son heure ; est-il, à ce point de vue, un jour mieux choisi que le jour des morts pour répandre la preuve certaine de la survivance de l'Etre ?

Qu'il nous soit permis de nous réjouir, sans sortir de notre sujet, que la première édition de l'attachante brochure de M. Léon Denis, *Pourquoi la Vie ?* ait été si vite épuisée. On peut facilement prédire le même succès à la nouvelle édition, revue et augmentée qui, nous écrit l'auteur, doit paraître incessamment.

Le Directeur-Gérant : M[me] GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.